

**LE DEVOIR**

**DANSE**

## **Sur les traces de l'itinérance autochtone**

*La chorégraphe Lara Kramer s'inspire de l'histoire de sa grand-mère*

9 mars 2016 | Caroline Montpetit | Danse



Photo: Marc J Chalifoux Karina Iraola, l'une des deux performeuses qui joueront dans «Native Girl Syndrome». **Danse**

*Native Girl Syndrome*

Lara Kramer Danse

Du 10 au 19 mars

Espace Libre

Lara Kramer a entendu parler du « *syndrome de la fille autochtone* » en faisant une recherche sur les pensionnats autochtones pour son spectacle *Fragments*. C'est alors qu'elle a réalisé que c'était précisément de ce syndrome que sa grand-mère, une Oji-Crie (Ojibwé et Crie) originaire de Lac Seul, dans le nord de l'Ontario, avait souffert toute sa vie. Le syndrome de la femme autochtone (*Native Girl Syndrome*), c'est celui qui mène à l'itinérance, à la rue.

Après avoir été assignée à un pensionnat dans son enfance, la grand-mère de Kramer, qui ne se sentait plus liée à sa communauté de Lac Seul, a gagné la grande ville de Winnipeg, où elle est devenue itinérante.

« *Elle a eu douze enfants, qui lui ont tous été retirés* », raconte la chorégraphe, qui a fait de l'histoire de sa grand-mère le thème de son spectacle, *Native Girl Syndrome*, qui prend l'affiche le 10 mars prochain à l'Espace Libre. « *J'y parle de l'itinérance d'une femme autochtone avec tout ce qui y est associé, la drogue, la prostitution.[...] Mon spectacle n'est pas une réplique de la vie de ma grand-mère, c'est en fait une histoire qui est assez commune.* » Lara Kramer a voulu briser les tabous, la loi du silence qui entoure l'itinérance chez les femmes autochtones. Elle a voulu aussi rétablir le dialogue, faire naître une conversation à ce sujet.

Par cette pièce, Lara Kramer veut aborder « *le stéréotype de l'Amérindien ivre* », qui est « *tellement ancré dans la psyché canadienne* ». « *Nous avons besoin de comprendre, de nous adresser à ce stéréotype* », dit-elle.

« *Ma compréhension du phénomène est qu'il y a de l'automédication, dans la consommation de drogue et d'alcool, pour faire face à un traumatisme* », dit-elle.

## **Amorce de dialogue**

Tant les recommandations de la récente Commission de vérité et réconciliation que la création d'une autre commission sur les femmes autochtones assassinées et disparues indiquent qu'il y a une amorce de dialogue, croit-elle par ailleurs.

À son tour, la fille de sa grand-mère, soit la mère de Lara Kramer, a à son tour fréquenté les pensionnats autochtones. Et Lara Kramer n'en a que très peu parlé avec sa mère, pour laquelle toute cette période représentait encore un tabou. « *Quand j'étais enfant, se souvient-elle, on n'en parlait pas.* »

Kramer s'est installée à Montréal il y a une douzaine d'années pour étudier la danse contemporaine. Elle y dirige maintenant sa compagnie, Lara Kramer Danse. *Native Girl Syndrome* est issu d'une résidence de création à l'espace de création Marie Chouinard et au Conseil des arts de Montréal. Kramer est aussi mère d'une fille, pour laquelle elle est en train de réclamer le statut autochtone. « *C'est une histoire qui fait partie de son bagage* », dit-elle.

Au fil des ans, la chorégraphe a commencé à fréquenter de nouveau, occasionnellement, la communauté de Lac Seul, dans le nord-ouest de l'Ontario, dont elle est issue.

« *J'ai encore de la famille élargie dans cette communauté. Et la vie n'y est pas toujours plus facile que celle des itinérants. Il y a de gros problèmes de logement.* »

Lara Kramer a quant à elle grandi dans la ville de London, en Ontario. « *Nous sommes des autochtones urbanisés* », dit la jeune femme de 36 ans.

Mais elle dit « *porter le fardeau* » de l'histoire des Premières Nations du Canada. « *Il n'y a pas de solution simple* » aux conséquences de cette histoire douloureuse. L'important, croit-elle, c'est d'entamer la discussion. Et c'est ce qui se fera au moment de la présentation de la pièce *Native Girl Syndrome*, qui sera jouée sur scène par deux performeuses non autochtones, Angie Cheng et Karina Iraola. Durant trois soirs, la représentation sera suivie d'une discussion sur les thèmes abordés. « *Il y a un niveau de réalisme et de fiction qui frappe fort* » dans ce spectacle, dit-elle.

